

Dis-moi d'où tu viens, je te dirai qui tu es ? **Écriture migrante et quête de soi**

Amaria BELKAÏD
Université de Tlemcen

Résumé :

Dans cet article, nous tenterons de définir l'identité beure, avec ses mouvements et ses stéréotypes. L'immigration a, en effet, rendu problématique la religion, les us des anciennes générations dans la mesure où elle a généré une remise en cause du pouvoir parental et tribal. La quête identitaire serait désormais un questionnement sur le passé et le présent. Pour mener à bien ce travail, nous essayerons d'analyser le discours colonial avec ses contraintes et son énonciation identitaire dans *Je ne parle pas la langue de mon père*, de Leïla Sebbar et enfin mettre en relief les stratégies identitaires permettant à l'écrivaine de déjouer ces contraintes postcoloniales, tout ceci dans une perspective de construction identitaire.

Mots clés : identité, Leïla Sebbar, Littérature algérienne, beure, exploration de soi.

Abstract

In this article, we will attempt to define identity with its movements and stereotypes. Immigration has, in fact, made religion, the habits of the older generations, problematic since it has brought into question parental and tribal power. The quest for identity would now be a questioning about the past and the present. To carry out this work, we will try to analyze the colonial discourse with its constraints and its enunciation of identity in "*Je ne parle pas la langue de mon père*" Leïla Sebbar, and finally to highlight the identity strategies that allow the writer to thwart these postcolonial constraints, all in a perspective of identity construction.

Keywords : identity, Leïla Sebbar, algerian literature, immigration, self exploration.

Introduction

Leïla Sebbar auteure franco algérienne est née en 1941 à Aflou dans les hauts plateaux de l'oranais en Algérie de père algérien et de mère française tous deux instituteurs. Son roman que les critiques qualifient d'autobiographique dévoile un des pans de sa vie. *Je ne parle pas la langue de mon père*, paru en 2003, sonne comme un glas. C'est l'amorce d'une pathétique et émouvante réflexion sur les origines ancestrales doublées et aggravées d'un voyage à travers le temps et l'espace tentant faire la lumière sur un passé révolu. Le roman creuse dans ce passé que le père de l'écrivaine a tenu en silence et qu'elle essaie de remuer pour faire la lumière sur cette période de sa vie ainsi que celle de son géniteur. Le livre est un récit raconté à la première personne où beaucoup d'événements sont évoqués concernant l'enfance et la jeunesse de la romancière. Sa biculturalité l'a prédisposé à mêler à la fois sa culture

chrétienne et arabo musulmane. Cette histoire familiale la fait tanguer donc, entre deux cultures, la culture maternelle et paternelle.

Leïla Sebbar n'est pas restée passive et s'est soulevée contre les agressions verbales et le sort réservé aux femmes algériennes dès son jeune âge : « [...] mariée contre son gré, il fallait la marier, on l'aurait mariée à un homme plus vieux et veuf, dont le fils aîné avait son âge.»¹ (Leïla Sebbar, 2003, p. 49). Féminisme ou illusion disent certains, mais la réalité est là, des associations existent et demandent sans cesse l'amélioration du statut de la femme. La lutte contre un appareil oppresseur de la femme où la fille dans une famille n'a pas les mêmes droits que le garçon. Des écrivaines stigmatisent la société où le rôle de la femme est assimilable à la servante poussant l'absurde jusqu'à lui refuser sa part de l'héritage dans certaines régions de la Kabylie où les mariages endogames sont arrangés entre cousins et cousines. La femme a pour rôle dans la société algérienne de seconder le mâle sous la tutelle duquel elle se trouve. Le féminisme en Algérie a bel et bien existé. La fille est répudiée de la maison conjugale juste la nuit de noce si elle n'est pas vierge. Elle représente l'honneur de la famille dans la société algérienne, et quand on dit société algérienne, cela veut dire de l'Atlantique jusqu'au Golf persique. Le féminisme existe depuis la nuit des temps dans les sociétés traditionnelles et patriarcales, mais il est étouffé dans l'œuf. La tâche qui attend les féministes en Algérie n'est pas de tout repos. Maïssa Bey, Hawa Djabali, Leïla Sebbar, Malika Mokeddem, Nina Bouraoui, Assia Djebar, l'écrivaine en langue arabe Ahlam Mostaganmi pour ne citer que celles-ci sont féministes jusqu'à la moelle, toutefois que faire contre des us et traditions anciennes, conformistes dont la société y tient avec dents et mains.

1. Littérature beure, mouvements et stéréotypes

La littérature féminine algérienne de langue française n'est pas restée indifférente sur ce qui se passe dans le pays. *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar, est un livre qui fait apparaître la notion de la quête identitaire. La notion d'"exil" y est centrale, ainsi que celles d'"immigration" et d'"identité". L'expatriation est un terme lourd de sens notamment lorsqu'on sait que le manque de perspectives dans le pays d'origine oblige l'individu à quitter son pays à la recherche d'un avenir prometteur. Le roman décrit ce qui est vécu comme "une meurtrissure" pour reprendre le mot de Hawa Djabali, son centre

¹ Leïla Sebbar, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Alger, Barzakh, 2003, p.49.

d'intérêt est l'émancipation de la femme algérienne ainsi que sa libération du fardeau des tabous qui l'étouffent.

La dénonciation de l'expatriation subie par la femme et la naissance d'une crise identitaire témoignent du malaise qui empreint le roman. En effet, l'exil linguistique, dont souffre implicitement Leïla Sebbar, favorise la perte identitaire qui reste une quête difficile à réaliser dans des sociétés traversées par divers peuples. Si la romancière s'est engagée dans ce combat féministe c'est parce qu'elle est de la cette génération perturbée par les aléas d'une double culture. Elle a fait l'école française où elle a appris le respect de l'Autre, a pu constater une large différence culturelle entre les deux sociétés dans une même situation. Le fait de ne pas dire les choses telles qu'elles sont équivaudrait à une trahison des principes qu'elle a appris à l'école. S'engager dans ce combat féministe qui est loin d'être gagné surtout dans la société conformiste où les tabous ne sont pas faciles à mettre à nu. La langue française apprise à l'école de la République lui a permis de dire haut et fort ce que les autres pensent tout bas en langue maternelle. Autrement dit, la romancière a été libérée des contraintes de la langue source.

2. Immigration et exil

Dans *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar, Immigration, exil et identité sont des termes qui reviennent sans cesse dans le roman. Ces concepts clés et récurrents sont des thèmes saillants dans la littérature féminine algérienne de langue française. Sebbar est française de mère et algérienne de père. Cette histoire familiale la fait tanguer entre deux cultures, la culture maternelle et paternelle. Les parents ne communiquent qu'en langue française. Le français est la langue d'adoption de Leïla Sebbar ce qui a fait d'elle une élève monolingue « je ne parle pas la langue de mon père », un thème sensible à Leïla Sebbar et particulièrement celui de la langue : « Je ne parle pas la langue des sœurs de mon père. »² L'exil dont parle, à son tour, Leïla Sebbar est un exil aussi psychologique. C'est celui de la langue, celle du pays de naissance de son père et de la sienne. Elle reproche à son père cette omission pédagogique puisqu'il est instituteur. Elle a quelques remarques qu'elle juge pertinentes à tout point de vue. « Mon père ne m'a pas appris la langue des femmes de son peuple. »³ (Leïla Sebbar, 2003, p. 59). Le fait de ne pas comprendre le sens des mots de la langue de son père mesure tout le poids d'une défaillance linguistique qui traîne avec

² Op. Cit., *Je ne parle pas la langue de mon père*, p. 159.

³ Ibid., p.59.

elle tout le long de sa vie. Leïla Sebbar a le français comme langue maternelle :

Mon père n'a jamais pris en charge cet enseignement et n'a donc pas été confronté à cet affront : sa fille en incapacité d'apprendre sa langue. Je n'en ai jamais parlé avec mon père et c'est ce qui me permet d'écrire.⁴

Le contexte historique en est pour beaucoup dans ce monolinguisme de l'écrivaine. Culturellement parlant, elle est de culture française plus qu'arabo musulmane. Ces propos que nous avons recueillis dans le roman expriment clairement cette préférence. Ainsi, pour Leila Sebbar :

Tous les Algériens nés dans l'Algérie coloniale d'un parent français étaient français. Donc sur le plan de l'état civil, c'est clair. Du point de vue de l'identité, ce n'est pas clair. Je vis en France qui est le pays de mes amours, de mes enfants, je m'y conduis en citoyenne française, mais c'est ma part arabe, musulmane, algérienne qui me fait écrire. Cette part est vivante en moi, elle se situe du côté de l'émotion incontrôlée.⁵ (Leila Sebbar, 2001, p. 102).

Pour l'écrivaine, l'exil c'est aussi ce qu'Anissa Talahit-Moodley affirme dans les propos suivants :

L'exil, c'est quand tu reviens dans ton pays natal, tu as le sentiment que tu es un étranger chez toi : tu es à cheval entre deux frontières, entre deux cultures. Les valeurs de l'enfance et de la jeunesse et celles reçues dans le pays de l'exil ne sont pas les mêmes. Mes racines sont là où je suis né. C'est dans le quartier du coin où j'ai joué avec d'autres chérubins, l'air que j'ai respiré, le premier vent qui m'a effleuré la peau. Ce sont ces choses là auxquelles j'appartiens. C'est le sentiment de la nostalgie du pays natal qui taraude l'esprit de l'exilé. Cet état psychologique, social est, pour la personne exilée, senti comme une déportation avec ce que cela implique de contraintes dans le domaine social, linguistique et intégration sans oublier le cas qui se pose avec beaucoup plus d'acuité qu'est l'identité.⁶ (Talahit-Moodley, 2007. p. 327)

3. Quête identitaire

L'écrivain est considéré comme témoin de l'histoire de son époque. C'est lui qui la représente et éveille les consciences de ses lecteurs. Il est beaucoup plus un créateur que journaliste. Des événements sociaux, culturels et même politiques l'influencent et l'inspirent. Il est le mieux que quiconque qui puisse saisir l'esprit de son temps. Il est donc, par la force des choses témoin de son époque.

⁴ Georgia Makhoul, Leila Sebbar, de la double filiation à la fiction, Revue en ligne *L'Orient littéraire*, N° 147, 09, 2018. http://lorientlitteraire.com/popup.php?n_id=5663&cid=33

⁵ Op. Cit., *Je ne parle pas la langue de mon père*, p. 102.

⁶ Anissa Talahit-Moodley, « Problématiques Identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones », p. 327.

D'aucuns s'interrogent sur la nécessité de l'évocation de tels sujets restés sous silence pendant longtemps dans la société algérienne. Assurément l'œuvre est écrite par un sujet féminin témoin de toutes les exactions subies par les femmes. Ce livre dit avec courage la même semonce à l'encontre de la société. Il tente de présenter une femme algérienne soumise au dictat de l'homme, ce dernier la considère comme un être nul et non avenu. Leïla Sebbar dit : « Ainsi, Aïcha devient, malgré moi, la mère de mes livres. J'écris son corps et sa langue dans la langue de ma mère, la langue de la France qu'elle ne saura ni lire ni écrire. »⁷ (Leïla Sebbar, 2003, p. 35). La tante de l'écrivaine est analphabète, pourtant son père est instruit, instituteur devenu directeur d'école. Cela renseigne sur l'affront, le dédain de la femme et l'interdiction à l'éducation. Pourquoi faire de la femme un être fourre-tout excepté sortir et aller à l'école ?

Leïla Sebbar parle de l'exil, de l'immigration et de l'identité dans des passages de son roman où elle interroge son père pour qu'il lui dise tout.

"Je ne peux plus lui demander, lui téléphoner, de Paris à Nice, plusieurs fois par jour pour savoir, quelques décennies plus tard, ce qu'il n'a pas dit, parce qu'il ne parlait pas de ce qui pouvait souffrir, il pensait qu'il fallait oublier, ne pas rappeler la peine encore et encore [...]"⁸ (Leïla Sebbar, p. 12)

De quelle peine s'agit-il ? L'écrivaine née en Algérie et la quitte à l'âge de dix neuf ans pour s'installer définitivement en France questionne son père sur un pan de son histoire, sur ses origines ancestrales, sur sa vraie identité.

La transmission de l'histoire par le père ne s'est pas faite et l'écrivaine reste assoiffée de la connaître. Son exil est triple : celui de la langue, exil psychologique et particulièrement l'exil identitaire. « Si je revenais dans le village près de Tlemcen, je ne saurais parler ni aux vieilles ni aux jeunes avec leurs mots, je serais l'étrangère indiscrete à qui on ne dit pas la vérité. »⁹ Étrangère parmi les siens, Leïla Sebbar s'interroge également sur le problème identitaire. « L'Algérie a gagné son nom, la liberté, sa langue, sa dignité, pour combien de temps » ?¹⁰ Elle renchérit dans le même ordre d'idée : « J'écris dans la langue de ma mère pour accéder au père, au silence de sa langue, l'arabe. C'est ainsi que je peux vivre, dans la fiction, fille de mon père et de ma mère. C'est ainsi que je peux, par la

⁷ Leïla Sebbar, *L'arabe comme un chant secret*, Alger, Barzakh, 2003, p. 35.

⁸ Op. Cit., *Je ne parle pas la langue de mon père*, p. 12.

⁹ Ibid., p. 59.

¹⁰ Ibid., p. 60.

fiction, restaurer cette double filiation.»¹¹ La romancière, dans un très beau passage et pathétique dit :

"[...] mon père n'aurait jamais su que le silence de sa langue, dans la maison de la Française, se muait en mot d'enfer, la porte franchie, et que ses filles seraient asphyxiées, étourdies par la violence du verbe arabe, le verbe du sexe...Je dis, j'écris "ses filles", je devrais écrire plutôt: moi, asphyxiée, étourdie..."¹² (L. Sebbar, p.42)

4. Une allégorie pour une construction identitaire

L'allégorie est un subterfuge très ancien utilisé depuis des siècles par les grands écrivains pour asseoir leurs idées et critiquer l'Autre qui n'accepte pas l'avis contraire. L'allégorie est une forme d'écriture renfermant une subversion qui ne dit pas son nom. Elle a permis à beaucoup d'écrivains de faire valoir leurs écrits loin de l'interdit. L'écriture romanesque n'échappe pas à l'allégorie, surtout dans les pays où la liberté d'expression est censurée. Le seul subterfuge permettant de transmettre ce que l'écrivain a à dire est la construction allégorique avec tout ce qu'elle symbolise comme idée à transmettre. Les fables, au temps de la Fontaine, sont toutes des expressions allégoriques. Les divers aspects d'une idée abstraite sont représentés de façon imagée par des éléments descriptifs et narratifs de la phrase tels que : «les enfants d'une institutrice lisent dans le ventre de la mère.» (L. Sebbar, p.74) pour dire que les enfants d'une institutrice apprennent à lire sans avoir à rentrer à l'école.

Grâce à l'écriture, cette dernière se sent de plus en plus libre et gagne un terrain qui, longtemps était une propriété privée de l'homme. La plume féminine est acerbe à l'égard de la société et de l'homme en particulier. Je ne parle pas la langue de mon père est un récit, stigmatisant un ordre ancestral, pour décrier une injustice sociétale. Leila Sebbar constate dès son jeune âge que la fille, au sein de la famille, n'est pas au même centre d'intérêt des parents que le garçon. La femme vit un exil qui ne dit pas son nom. Elle est interdite de sortir, interdite de l'école « [...] parce qu'elle aurait côtoyé des garçons [...] »¹³

En somme, elle n'est bonne que pour rester à la maison et faire des travaux ménagers. Le sujet de préférence pour une femme écrivain est sans nul doute la condition féminine. Il est rare de trouver un récit où il n'y ait pas des passages soulevant la fatigue psychologique et la

¹¹ Georgia Makhlof, Leila Sebbar, de la double filiation à la fiction, Revue en ligne *L'Orient littéraire*, N° 147, 09, 2018.

http://lorientlitteraire.com/popup.php?n_id=5663&cid=33

¹² Op. Cit., *Je ne parle pas la langue de mon père*, p. 42.

¹³ Ibid., p. 33.

souffrance d'une injustice sociale à l'égard des femmes. Leïla Sebbar s'exprime aussi avec autant violence. Inspirée par l'expérience personnelle, elle dénonce le comportement des garçons contre elle et ses sœurs :

Vite et si mon père avait surgi, soudain, au portail de la grande cour, il aurait entendu les mots adressés, à ses filles, souillures orales, vociférées vers elles, qu'il voyait en haut du chemin déjà, se tenant par la main, de la plus grande à la plus petite, marchant, droit devant, sourdes et muette. (L. Sebbar, p. 38)

À travers ces faits anecdotiques, mais qui ont marqué l'écrivaine et dont elle se rappelle après de longues années, montrent combien, dans les sociétés traditionnelles, la misogynie est enracinée dans les esprits des grands comme des petits. Leïla Sebbar fouille dans un passé, celui de son père qui demeure, pour elle et ses sœurs, un secret à découvrir. Comme l'écriture autobiographique permet de dévoiler ce qui est tu et d'extérioriser son intérieur, l'écrivaine raconte ce qu'elle a enduré en compagnie de ses sœurs, sur le chemin de l'école, comme agressions verbales en langue arabe qu'elle ne comprend pas : «J'écoute sans savoir ce qu'ils disent. La langue de mon père dans la maison de sa mère, n'est pas la langue des garçons qui nous guettent, mes sœurs et moi, sur le chemin de l'école, mon père enfant, a-t-il parlé cette langue brutale? »¹⁴

Il est à signaler que le roman *Je ne parle pas la langue de mon père* montre que l'écrivaine est marquée par les paroles adressées contre elle et ses sœurs. Pour elle, puisqu'elle se les rappelle au début et à la fin du roman, ce sont des faits divers dont les conséquences sont indélébiles. Elle véhicule l'idée de la femme docile, une proie facile. Dans la rue, elle est agressée non seulement par la parole mais aussi par le regard.

Conclusion

En conclusion, les constructions allégoriques sont un procédé d'écriture échappant à la censure particulièrement lorsque la littérature est subversive. Le roman allégorique peut passer inaperçu et transgresse les frontières aussi bien gardées soient-elles. L'écriture allégorique de la romancière Leïla Sebbar n'est pas gratuite dans la mesure où le roman qui dérange un ordre établi est vite interdit de publication. Être femme dans les sociétés traditionnelles, c'est se sentir mal à l'aise et la vie n'en sera que difficile car les interdits et les contraintes sociétales la privent de la liberté d'agir. Ce sentiment du mal être lui fait poser la question de l'hermétisme de la société dans laquelle elle évolue. Sans s'approprier un discours féministe, la romancière analyse une situation où se rencontrent

¹⁴ Op. Cit., p. 106.

et se chevauchent beaucoup de thèmes. Que faut-il comprendre par immigration, exil ou identité ?

À première vue, les trois termes semblent clairs. L'immigration et l'exil sont associés à une série de sentiments péjoratifs tels le dépaysement, la solitude et peut-être même l'aliénation. Lorsque l'expatriation est volontaire, il n'est pas facile de savoir où commence cet exil et où il s'achève. L'identité est un concept d'apparence facile à comprendre mais le signifié ne l'est pas. Les questionnements identitaires (qui suis-je ? Pourquoi me rejette-t-on ? Pourquoi se moque-t-on de mon nom ou pourquoi me le reproche-t-on ? Dois-je dissimuler mes origines ? La problématique identitaire dans la littérature féminine algérienne est toujours posée en tant que rencontre avec l'autre. C'est un thème fédérateur de la redécouverte du texte littéraire.

Références bibliographiques

BONN, Charles, (1985), *Le roman algérien de la langue française*, Paris, L'Harmattan.

CALLE-GRUBER, Mireille, (2001), *Assia Djébar ou la résistance de l'écriture, Regard d'un écrivain d'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose.

CIKALOVSKI Kern. « Une Écriture de l'Absence et du Manque : quand le vide et le plein s'interpénètrent, chez Romain Gary et Emile Ajaré ». Doctorat nouveau régime, en cours, Université de Paris 7.

DELAGE, Claude, « Le sentiment de la perte ou l'émergence d'une nouvelle écriture dans l'œuvre poétique complète de Pedro Garfias, Jeanne Benguigui et K. Arthur Nortje ». Doctorat nouveau régime, en cours, Université de Montpellier 3.

MAKHLOUF Georgia, Leïla Sebbar, de la double filiation à la fiction, *Revue L'Orient littéraire*, N° 147, 09, 2018.

SEBBAR, Leïla, (2003), *Je ne parle pas la langue de mon père*, Alger, Barzakh.

TALAHIT-MOODLEY, Anissa (2007), « problématiques Identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones », Presses de l'Université d'Ottawa, 366 pages.